

METTRE AU MONDE

Prévoyance, éducation, prévention

par Marie Raynal *

De meilleures conditions de vie et de travail pour les adultes, des sociétés plus « maternelles », le désir reçu de partager un destin commun, voilà qui peut permettre à l'enfant d'habiter le monde.

Naître dans l'agitation anxieuse des villes n'est sans doute pas un sort enviable et l'on rêverait de nids plus douillets pour les petits d'hommes ; d'une nature originelle, par exemple, bien rustique et tranquille, qui nous délesterait de l'inquiétude légitime qui nous empare à la naissance d'un enfant. Mais, même si c'est déjà une gageure, pour l'éduquer il faudra bien autre chose que du bon air et des légumes bio. Penser ce qui est *effectivement nécessaire* pour prévenir les dangers qui le guettent oblige à revisiter certaines facilités. La première des conditions à remplir n'est sans doute pas de se précipiter pour investir le domaine éducatif sous l'égide omnipotente et quasi exclusive de l'Éducation nationale (1) et de prévoir le plus tôt possible dans quelle école performante on va l'inscrire pour le mettre à l'abri de congénères supposés infréquentables ou le prémunir de l'échec scolaire.

Du giron protecteur au vaste monde

Pour penser l'éducation sous un angle neuf, il faut en passer par une lente reprise du processus à sa source, car tomber du ventre de sa mère, de la bulle douce et chaude, ne va pas de soi. Naître c'est faire un drôle de voyage, franchir une porte étroite vers la vie, quitter un tout petit habitacle pour l'infiniment grand, une rondeur close pour un univers géant qui terrifie. Il suffit de ne pas s'être totalement fermé aux sensations de l'enfance pour se souvenir de la panique du trop grand autour de nous. Certains mythes, celui de Jonas, par exemple, relaient le désir des hommes de retourner dans le giron protecteur originel, au moins de temps en temps pour se reposer de la peur du vide (2).

Éduquer serait en quelque sorte faire accepter d'être déraciné de sa mère et de passer, par degrés, d'une sphère intime et resserrée à l'immensité du monde (3). Il s'agit donc de préparer avec soin les espaces réceptacles transitionnels nécessaires, car les petits humains ne pourront pas, à la différence des autres animaux, prendre leur essor à peine nés. Nos nouveaux-nés, immatures et inachevés, vont nécessairement grandir durant de

* Rédactrice en chef de la revue *Diversité*, marie.raynal@cndp.fr

(1) On trouvera l'analyse détaillée de l'amalgame entre éducation et instruction dans *L'idéal éducatif*, numéro très brillant de la revue *Communications*, dirigé par **F. Flahaut** et **J.-M. Schaeffer**, février 2002.

(2) Voir à ce sujet les classifications de **G. Durand** dans *Les structures anthropologiques de l'imaginaire* Dunod, 1969.

(3) On trouvera une description et analyse subtile et poétique des perceptions intra-utérines dans *Bulles, Sphères* de **P. Sloterdijk**, Hachette Pluriel Référence, poche, étude, 2003.



nombreuses années dans la dépendance des adultes, ce que les travaux en biologie, ceux du paléontologue américain Stephen Jay Gould notamment, explicitent sous le terme de néoténie (4). Cette prise en charge des bébés et des enfants est longue et coûteuse, en argent, en temps, en investissement affectif. Faute de ces soins, précautions, surveillances et attentions permanentes tout au long du long apprentissage obligatoire vers l'âge adulte, le petit d'homme ne pourra pas trouver l'appui et la confiance requis pour s'insérer dans la société ; on le lui reprochera parfois, peut-être pour mieux se disculper à bon compte, trop aisément, en ricochets indécents.

Des lieux d'accueil

Les espaces d'accueil à prévoir relèvent de trois géographies complémentaires tout à la fois charnelle, matérielle et symbolique. Il s'agit d'abord d'une géographie humaine, celle des bras, du corps de la mère et des adultes qui l'entourent. Le bébé tire en effet sa nourriture première des relations qu'il va pouvoir nouer, relations faites de regards et de mots qui lui prouvent qu'il existe, qu'il est bien là pour de vrai. Ces espaces nourriciers lui disent son être, car les hommes habitent avant tout dans le symbolique. L'entourage humain assure donc le « portage » bienveillant de l'enfant qui ne revient pas aux seuls parents. La coupure d'avec la mère le relie à d'autres adultes qui vont élargir progressivement son espace relationnel et ainsi contribuer à son achèvement. En ce sens, il faudrait travailler à une meilleure prise de conscience collective que l'éducation des petits humains est une *responsabilité partagée* dans un passage de témoin transgénérationnel, effectué par les parents et les éducateurs de la petite enfance, les enseignants, mais aussi les gardiens d'immeubles, les animateurs sportifs, les conducteurs d'autobus, les médecins de quartier, et pour finir tous les adultes. Un bébé n'est en effet rien sans les autres, *il a besoin de société*. Cela peut paraître une évidence, une platitude. Rien n'est moins sûr, sinon pourquoi considérer l'acte d'éduquer comme une prophylaxie, plutôt que le réfléchir comme *l'accueil dans un espace commun* ?

Il convient secondement, alors qu'on se préoccupe de l'habitat dans les quartiers relégués en des termes techniciens et experts, et que les tours tombent dans un grand fracas d'oubli, de s'interroger sur les lieux qui devraient accueillir au mieux le petit humain. Dans une conférence prononcée en 1951, Heidegger explicite la notion d'habiter (5). Il démontre qu'il n'existe pas l'espace d'un côté et les hommes de l'autre, mais qu'habiter et être se confondent. Penser l'habiter humain, c'est bâtir des maisons, une hospitalité et des architectures, des villes qui vont permettre non pas de se loger seulement, mais bien d'habiter, c'est-à-dire de conférer à l'espace une humanité, de trouver sa place

(4) Lire les travaux de **D.-R. Dufour**, notamment son article publié dans le numéro 142 de la revue *Diversité* septembre 2005 (CNDP), et son livre *On achève bien les hommes*, Denoël, 2005, dans lesquels il explique cette fragilité originelle.

(5) **M. Heidegger**, « Bâtir, Habiter, Penser », *Essais et conférences*, Paris, Éditions Gallimard, 1958.

d'homme dans l'espace urbain (6). Les enfants qui vivent dans les quartiers dits sensibles et dans des familles tourmentées par la précarité, ou, pire, ceux qui sont isolés dans les rues de nos villes, les enfants étrangers abandonnés qui arrivent sur le territoire français en situation illégale, ne connaissent pas ce qu'habiter veut dire. Cette ligne de démarcation entre *des enfances* radicalement différentes est lourde de violences ultérieures.

Le troisième espace dont il convient de se préoccuper relève du savoir à transmettre, du legs, de l'héritage. L'enfant arrive dans *un monde ancien* (7) et le processus éducatif et culturel consiste à « l'introduire comme un ferment nouveau dans un monde déjà vieux » (8). Quelle promesse les habitants déjà là font-ils aux nouveaux arrivants ? Cette question résonne doublement dans nos sociétés vieillissantes préoccupées beaucoup de devoir préserver une sécurité matérielle acquise de haute lutte et désireuses de se protéger (9) peut-être davantage que de protéger les nouveaux venus.

Pour résumer, l'éducation consisterait à accueillir ceux qui viennent au monde avec bienveillance et ambition, à tisser tous les liens nécessaires entre les générations : pour les porter vers l'âge adulte, à leur passer le relais dans une perspective positive : celle de les protéger du pire, de leur léguer le meilleur et de les préparer à affronter et à créer du nouveau.

Polices d'assurance

On constate cependant une grande négligence en matière d'éducation dans la société en général et à l'école en particulier, qui trie ceux qui ont gagné d'avance d'avec les autres, lestés sans issue de leur condition inférieure. Deux exemples seulement pour l'illustrer : un million d'enfants pauvres vivent dans ce riche pays qu'est la France (10) et 150 000 jeunes s'échouent sur les rives d'une scolarité marquée du stigmate de l'échec. La gentrification des centre-villes (11), la paupérisation des banlieues et le désarroi des classes moyennes (12) constituent le cadre de ces inégalités enkystées, les aggravent et génèrent des troubles dits urbains et, somme toute, sociaux. En conséquence, nous devrions porter davantage d'attention à deux dérives que l'on peut qualifier de glissements de l'impuissance.

D'abord, il faut convenir que nous acceptons assez facilement l'échec, comme s'il s'agissait d'une fatalité, et que nous nous empressons avec beaucoup de ferveur, pour mieux nous dédouaner, de tenter ensuite d'en réparer les effets. C'est un peu comme si, pour cultiver des plantes, on les laissait sécher sur pied pour ensuite mieux les arroser. Certaines poussent, d'autres crèvent. La fameuse remédiation et tous les cours de rattrapage si fructueux, d'une part, comme le « développement » des cent-

(6) **G. Bachelard**, par ses études de la maison notamment, décode lui aussi de façon sensible les espaces intimes du refuge, du nid et démêle les images enfouies dans les profondeurs oubliées. La maison, petite part du cosmos, « non-moi qui protège le moi », empreinte de valeurs positives de protection, procure la stabilité et la force nécessaires pour assumer l'extérieur. *Poétique de l'espace*, Paris, PUF, 1957.

(7) **G. Apollinaire**, premier vers de « Zone » poème liminaire d'*Alcools* : « À la fin tu es las de ce monde ancien ».

(8) Selon la belle expression d'**A. Arendt**, *La crise de la culture*, Gallimard, « Idées », 1972.

(9) Voir l'entretien de **Hugues Lagrange** dans *Diversité* n° 147, décembre 2006, CNDP.

(10) Voir à ce sujet le rapport du CERC, *Les enfants pauvres en France*, Paris, La Documentation française, 2004.

(11) La gentrification (de *gentry*, petite noblesse en anglais) est le processus par lequel le profil sociologique et social d'un quartier se transforme au profit d'une couche sociale supérieure. On l'appelle aussi embourgeoisement.

(12) Voir la revue *Diversité* (CNDP) n° 139, décembre 2004, « La ville et l'école : les nouvelles formes de ségrégation », notamment l'interview de Jacques Donzelot.



res éducatifs fermés, d'autre part, ne sont que la triste illustration de cette culture du ratage, de cette conception d'une éducation « pansement » qui organise les solutions toujours vers l'aval.

Quant à la « prévention » si souvent invoquée, elle entretient surtout, parce que le terme est le plus souvent utilisé de façon impropre, une certaine confusion sémantique qui manipule peu à peu la pensée et fait verser le concept vers la délinquance, pour lui être finalement assimilé. Il prend alors le sens qui relève de la jurisprudence criminelle pour nommer l'état du prévenu, alors qu'il devrait désigner une série d'actes qui relèvent de la prévoyance et donc de l'éducation. Les stratégies de prévention, qui n'en sont qu'après coup, et la menace d'un échec toujours possible, nourrissent un sentiment d'insécurité lancinant qui tourmente les familles, les enfants et les enseignants, sur fond de ressentiment, concurrence, individualisme et, pour finir, d'une violence ordinaire reprochée ensuite aux seuls exclus (13).

Ainsi, les adultes agissent sous la pression de motivations contradictoires : tout faire pour rendre les enfants heureux et, dans le même temps, dès le plus jeune âge, les sélectionner, les endurcir pour leur éviter l'échec. Ils en éprouvent, le plus souvent silencieusement, honte et rancœur.

La tentation est grande alors de chercher du côté des pathologies de l'enfant « enfance en danger ou enfance dangereuse » (14), ou encore d'invoquer les pathologies familiales, tentation également de faire porter la responsabilité sur une seule institution, ou enfin de désigner comme fauteurs de troubles ceux qui ont été les victimes de nos incuries. Pour souscrire une assurance sur l'avenir et espérer « civiliser la civilisation » (15), une politique nouvelle d'éducation devrait au contraire miser radicalement sur l'enfance et se traduire par un renversement logique selon les trois axes suivants : proposer aux adultes de meilleures conditions de vie et de travail (logements dignes, crèches en nombre suffisant, égalité hommes-femmes, meilleurs salaires (16), sécurisation des parcours professionnels, etc.) ; rendre nos sociétés plus « maternelles », plus hospitalières aux enfants et aux jeunes pour renforcer chez eux le sentiment de confiance, qu'ils puissent toujours croire en leur réussite et éprouver ainsi une forme de sécurité « intérieure » ; enfin s'efforcer de leur léguer en héritage le désir de partager un destin commun.

Marie Raynal

(13) La liste, hélas incomplète, des inversions perverses qui sont imposées aux enfants et aux familles dans **M. Raynal** *Éduquer ou punir il faut choisir*, ESF, 2003.

(14) **Jacques Donzelot** *La police des familles* Éditions de Minuit 1977/2005.

(15) Lire **Edgar Morin**, *Éduquer pour l'ère planétaire*, Balland, 2003.

(16) Les salaires comparés des enseignants du premier degré après 15 ans d'exercice du métier laissent perplexes : 27 848 euros en France, contre le double en Allemagne par exemple. Mais quid des « nounous » qui ont la charge immense de recueillir les bébés jusqu'à trois ans, c'est-à-dire les années si cruciales de la vie ?